

# Aspects transculturels de l'objet transitionnel

De la théorie aux pratiques : le cas du Japon

Jean-Claude Jugon

『国際関係・比較文化研究』第10巻第2号(2012年3月)抜刷

# ASPECTS TRANSCULTURELS DE L'OBJET TRANSITIONNEL

De la théorie aux pratiques : le cas du Japon<sup>1</sup>

Jean-Claude Jugon

**概要 :** 日本社会のライフスタイルは非常に近代的だが、(儒教的な) 家族関係はかなり保守的である。夫は家族の生活費を稼ぐが、妻は子育てのために普通は仕事をやめる。母親が子供のために割く時間がこのように長いので、母子間の距離が近い育児法(おんぶ、親と同じ寝室に寝る・一緒に風呂に入るなど)が示しているように、母子は互いに質の高い感覚的交流を深めることができる。日本の母親は子供の傍にいて気配りをするので、子供は母親がいないという体験をあまりせず、したがって、母親は子供にとって有害な刺激を防止する役割をうまく果たすことになる。統計的研究によれば、日本での移行対象(布の断片・ぬいぐるみなど)の使用率は平均して欧米の半分ぐらいである。ところがウィニコット(Winnicott)は、移行対象は幼児の象徴化能力を発達させる重要な要因であると思っている。一方、ボウルビー(Bowlby)にとって、移行対象は母体の欠如を埋め合わせる一時的な代替物にすぎない。本論文の主題は、母子間の距離を大きくして子供を早く自立させることを望む欧米社会での移行対象の評価と、他の伝統的社会とまったく同じように赤ん坊とより長いあいだ近い関係を維持することを好む日本との異文化間比較である。現在、欧米で移行対象が過度に使用されているのは、現代生活の制約によって生じる母親との早期の分離の結果であろう。こうして子供は、母親の身体と自分の身体があまりにも離れすぎたために引き起こされる不安やフラストレーションを静めるため、補償対象を探さざるをえないのである。

**Résumé :** La société japonaise est à la fois très moderne dans son style de vie et très conservatrice dans ses rapports familiaux (de type confucéen). La femme cesse en général de travailler pour élever ses enfants tandis que son mari subvient aux besoins financiers du foyer. Cette disponibilité maternelle donne aux deux partenaires de la dyade le temps d'avoir des échanges sensoriels de qualité comme en témoignent les techniques de maternage proximales (portage, cosleeping, coablutions, etc). Par sa présence et sa sollicitude, la mère japonaise assume donc très bien son rôle de pare-excitations face aux stimuli nociceptifs, réduisant pour le bébé le vécu de la séparation. On peut le constater dans la prévalence de l'objet transitionnel (carré de tissu et/ou peluche) qui selon les études statistiques est en moyenne deux fois moindre au Japon qu'en Occident. Or, Winnicott pense que l'objet transitionnel est un facteur important de symbolisation chez le jeune enfant, tandis que pour Bowlby il n'est qu'un substitut temporaire suppléant à l'absence du corps maternel. Notre discussion interculturelle porte sur la valorisation dudit objet dans les sociétés occidentales qui désirent autonomiser rapidement l'enfant via des relations distales et le Japon qui, à l'image d'autres sociétés traditionnelles, préfère maintenir plus longtemps un rapport proximal avec lui. Le suremploi actuel de l'objet transitionnel en Occident est sans doute une conséquence de la séparation précoce d'avec la mère que les contraintes de la vie moderne imposent, obligeant l'enfant à trouver des objets palliatifs pour calmer l'angoisse et la frustration provoquées par la trop grande distance instaurée entre le corps de sa mère et le sien propre.

**Abstract :** Japanese society is very modern in its lifestyle but, at the same time, it is very conservative with concern to family relationships which are based on Confucian traditions. Women generally stop working to raise children while the man bears the financial responsibility for the household. This maternal availability allows both partners time for quality exchanges which display several mothering techniques (carrying the baby, cosleeping, coablutions, etc.). By her presence and care, Japanese mothers thus assumes her adorning role in front of nociceptifs stimuli, reducing the experience of the separation for the baby. We can notice its prevalence in the transitional object (squared tissue and/or cuddly toy) which according to statistical studies is two times lower on average in Japan than in West. Furthermore, Winnicott thinks that the transitional object is an important factor of symbolization for the young child, while for Bowlby, it is a temporary substitute compensating for the absence of the maternal body. Our intercultural discussion concerns the valuation of the aforementioned object in the western societies which wish to autonomize the child quickly via the distal relations and in Japan which, just like the other traditional societies, prefers to maintain a longer proximal relationship with the child. The current overuse of the transitional object in Western societies is doubtless a consequence of the premature separation from the mother imposed by the constraints of the modern life which obliges the child to find palliative objects to calm the anxiety and the frustration provoked by the overwhelming distance established between the body of the mother and their own.

<sup>1</sup> Les numéros entre crochets dans le texte renvoient à la bibliographie en fin d'article.

<sup>2</sup> Maître de Conférences à l'université nationale de Tsukuba (Japon).



## 1. Introduction

Si une société pouvait être à la fois moderne et traditionnelle, le Japon aurait sans doute tous les atouts pour servir de référence. En effet, il a emprunté à d'autres pays (Chine et Occident) nombre d'éléments culturels en les greffant, au gré de ses besoins, à un fonds animiste shintô constitué de longue date. Sur le plan psychologique, le génie propre des Japonais est d'avoir su cultiver un mode du penser qui s'efforce de maintenir ensemble les antinomies, ignorant les oppositions logiques et les paradoxes afin de rendre compatible ce qui *a priori* ne semblait pouvoir l'être. Cet esprit de conciliation a permis à ce pays de faire côtoyer au cours de son histoire des contrastes divers et bigarrés, heureusement juxtaposés ici, kitschément disposés là, souvent éclectiques, sans trop d'unité ni de suite dans les idées mais qui ont l'immense mérite d'exister. Néanmoins, cette merveilleuse faculté d'adaptation dissimule mal un sérieux revers : le principe aristotélicien de non-contradiction et les facultés de jugement fondées sur la raison ne sont guère à la disposition du sujet pour participer à la cohésion de sa personnalité et dialoguer avec ses motivations profondes. En désamorçant la *dialectique des contraires*, le versant abstrait de la pensée s'est dispensée d'effort critique et d'un point de vue personnel, comme le reflète bien le consensus social nippon. Cela dit, si les Japonais ont fait l'impasse sur la *pensée réflexive* discriminante, ils ont, en revanche, privilégié la *sensation différentielle* esthétisante<sup>1</sup> qui s'attache à distinguer finement deux sensations proches l'une de l'autre (que d'autres peuples négligent ou ne perçoivent pas). C'est donc dans le registre des perceptions (non pas dans la pensée) qu'ils font preuve de rigueur et d'originalité. Or, cette *valorisation du vécu sensoriel* n'est pas sans incidence sur les relations précoces mère-enfant et les techniques de maternage employées. Ayant traité de ces problèmes dans un autre ouvrage<sup>2</sup>, je me limiterai ici à en rappeler quelques conclusions pour situer le contexte psychologique dans lequel s'inscrivent les pratiques d'endormissement. Puis, à partir de données disponibles sur la prévalence de l'objet transitionnel au Japon, je tenterai d'aborder plus théoriquement les variations transculturelles constatées dans l'emploi dudit objet selon le style de maternage.

## 2. La famille japonaise : traits distinctifs et mode de vie

Il convient tout d'abord de présenter succinctement les traits distinctifs de la famille afin de fixer le cadre dans lequel les interactions précoces mère-enfant se déroulent. Au Japon, la famille est dominée par le concept d'*ie* (家), la « maison », qui désigne aussi bien l'habitat que la maisonnée (incluant la parentèle et le patrimoine). Elle suit la règle de primogéniture en ce qui concerne la filiation patrilinéaire du nom, des biens et du culte des ancêtres. Si la famille nucléaire progresse en milieu urbain, en province on tente encore de maintenir la structure élargie de la maisonnée où trois générations vivent ensemble sous le même toit. La proportion de familles élargies reste supérieure à celle des pays occidentaux mais elle a bien diminué en raison d'une forte urbanisation que rien ne semble ralentir. La femme japonaise possède un réel pouvoir dans la conduite des affaires domestiques mais dans les mentalités elle reste encore hiérarchiquement assujettie aux membres mâles de la maisonnée (père, époux, fils), selon la tradition confucéenne. Néanmoins, son statut a considérablement évolué après la guerre en raison du nouveau code civil (1948) imposé par les Etats-Unis et le lien conjugal a fini par supplanter celui de vassalité qui primait jadis. Son parcours de vie le plus classique peut se résumer ainsi : après des études supérieures, elle commence à travailler à plein temps dans une entreprise puis se marie vers 27 ans, après quoi elle démissionne (70%) pour élever ses enfants puis reprend un travail à mi-temps quand ils sont grands, vers la cinquantaine. Ce schéma souffre bien sûr de nombreuses exceptions, la natalité étant en chute libre (1,25) depuis des décennies. Bien des Japonaises choisissent aujourd'hui le célibat ou de rester sans enfants, même mariées (d'un commun accord avec le conjoint), afin d'exercer une activité

<sup>1</sup> Le critère de la pensée est la vérité (par opposition à l'illusion) et celui de la sensation la beauté (par apposition à l'horreur).

<sup>2</sup> J.-Cl. Jugon : *Petite enfance et maternité au Japon, perspectives transculturelles*, L'Harmattan, 2002.

salariale pleine. Le vieillissement actuel de la population augmentera sans doute dans les années à venir le taux de main d'œuvre féminine<sup>1</sup>. Au soir de la vie, espérance de vie oblige (85 ans), elle se retrouve parfois seule du fait de la nucléarisation de la famille et de la dénatalité. On constate depuis plus d'une décennie une nette tendance au repli des jeunes vers le domicile parental. Ils se complaisent à vivre longtemps aux crochets de leurs géniteurs (seul ou en couple), parfois la vie durant. Les raisons en sont très diverses : précarité du travail (le système de l'emploi à vie a disparu), chômage en hausse, coût de la vie et des logements, peur du lendemain, immaturité affective, etc. Il est vrai que face aux difficultés matérielles, la mentalité japonaise privilégie plus spontanément les liens de grégarité et les solutions utilitaires que l'autonomisation de la personne. Au fond, bien des parents nippons ne sont pas si mécontents de garder leur enfant chez eux pourvu qu'il subvienne à ses besoins. Hélas, ce n'est pas toujours le cas puisque le nombre de jeunes « reclus au logis »<sup>2</sup> sans travail ni désir d'indépendance ne cesse d'augmenter. C'est devenu un grave problème de société.

La famille japonaise subit les contraintes socio-économiques modernes qui la déstabilisent dans son mode de vie traditionnel et ses valeurs. Néanmoins, elle résiste plutôt mieux que son homologue occidentale puisque les divorces sont moins fréquents et les recompositions quasi nulles. A l'image du style de vie social communautaire, le style de vie familial réclame lui aussi un partage des activités : bain, repas, sommeil. Cependant, comme les familles élargies d'antan (trois enfants, deux parents et deux grands-parents) ne sont plus de règle, cette tendance est moins systématique qu'avant. La nucléarisation et la dénatalité comptent aussi pour beaucoup dans ce phénomène. Tandis que le mari travaille tard le soir (il arrondit les fins de mois en heures supplémentaires), la femme se consacre à ses enfants et, n'exerçant pas d'activité salariale, participe à d'innombrables activités parascolaires en compagnie des autres mères de l'école qui, comme elle, n'en peuvent mais. Elle doit en outre assister aux réunions de son association de quartier (*chônai-kai*/町内会) qui règle la vie commune du voisinage, distribue les obligations de chacun et fixe le calendrier des festivités auxquelles elle devra se joindre (à moins d'inventer une bonne excuse). Tout cela finit par constituer pour elle un travail à temps complet, reflétant l'empiètement du public sur le privé. Avec l'arrivée des enfants et les contraintes liées à l'emploi<sup>3</sup>, la vie du couple est vite supplantée par la vie familiale et sociale, tandis que s'établit peu à peu la séparation des tâches selon les sexes.

Au sein de la cellule familiale, le style de vie idéal reste conforme aux valeurs confucéennes d'harmonie (chacun à sa place et une place pour chacun, tous les membres devant s'entendre et se soutenir) et de piété filiale (respect des aînés) mais sa nucléarisation et les contraintes modernes ont depuis longtemps écorné cette conception traditionnelle. Néanmoins, la famille élargie jouit encore dans les mentalités d'un statut privilégié comme modèle de base sur lequel devrait se construire les relations familiales. En réalité, chaque membre est engagé dans des

<sup>1</sup> La dénatalité cause une chute de la population depuis 2005. Cette main d'œuvre sera remplacée de quatre façons : repousser l'âge de la retraite au delà de 65 ans (25% en 2018), employer les femmes à plein temps, robotiser à outrance ou... accueillir des immigrés. Cette dernière solution reste peu probable compte tenu de la mentalité insulaire locale des Japonais, grégaire et conservatrice, peu compatible avec une vision globale des diversités ethniques pluriculturelles et multi-confessionnelles, des droits de la personne et des minorités, de l'acceptation de leurs différences et de leur mode de vie, trop focalisée enfin sur les problèmes d'insécurité pour intégrer des étrangers sur une large échelle. Leur nombre réduit sur le sol nippon (1,5%) atteste d'ailleurs que l'immigration de travailleurs n'a jamais prévalu. Les trois autres voies seront sans doute privilégiées à terme.

<sup>2</sup> Il s'agit de jeunes gens reclus dans leur chambre. Certains souffrent de troubles psychiatriques et de phobies sociales [cf. 20] sans être hospitalisés. La plupart craignent d'affronter les autres, le monde du travail et la société. On estime à un million ceux qu'on appelle *hikikomori* ou *neet* (Not in Education Employment or Training). Proche d'eux et bien plus nombreux encore, on trouve la cohorte des *otaku*, des célibataires parasites (*parasite single*, Yamada) et des *freeters* qui, à la différence des autres, ont une activité salariale plus ou moins rémunératrice mais préfèrent habiter chez papa-maman par convenance.

<sup>3</sup> L'homme travaillant dans une entreprise japonaise est muté plusieurs fois au cours de sa carrière et doit déménager avec toute sa famille. Lorsque les contraintes scolaires des enfants ne le permettent pas, le père vit seul, loin d'eux et de sa femme. À cela s'ajoute les 50/60 heures de travail et heures supplémentaires par semaine ainsi que les fréquents voyages d'affaires.

activités sociales différentes qui ne se recoupent pas ou ne servent pas les mêmes objectifs, laissant chacun désarmé face à ses problèmes, ce qui occasionne des tensions intrafamiliales incompatibles avec cet idéal d'harmonie. Enfin, l'intrusion sociale et communautaire dans la vie de la famille reste encore prégnante et imposée, même si elle est moins évidente que jadis.

### 3. Quelques techniques de maternage à la disposition de la mère japonaise

Dans les représentations mentales japonaises, le nouveau-né est considéré comme un cadeau des divinités et nombre de cérémonies shintô ponctuent son développement psychologique. Les techniques de maternage se fondent sur un héritage ancestral, certaines débutant dès la grossesse comme l'hygiène prénatale traditionnelle (*taikyô*/胎教). Il s'agit des règles ou des préceptes que la femme enceinte devait suivre jadis pour mener à terme sa grossesse dans les meilleures conditions. Remise au goût du jour par les connaissances de la pédiatrie moderne, l'hygiène prénatale reste toujours populaire dans l'archipel. Les techniques de maternage utilisées par la mère japonaise sont diversifiées et souvent très précises dans leur fonctionnalité. Parmi les rituels du toucher et de la kinesthésie, essentiels pour l'étayage des interactions précoces, on peut citer le bain quotidien du nourrisson (suivi d'un « astiquage » du corps du bébé, de la tête aux pieds), les frictions cutanées avec un chiffon sec ainsi que la gymnastique du bébé. Cette dernière technique consiste à faire accomplir des mouvements au jeune enfant (le programme s'étale d'un mois à deux ans), accompagnés de digitopuncture sur les méridiens, afin de favoriser son développement psychomoteur (schéma corporel) et les contacts physiques entre les deux partenaires. Pour les rituels alimentaires, l'allaitement au sein est vivement conseillé par les pédiatres et toujours plébiscité par les mères. Le sevrage débute souvent entre le 6<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> mois, lors de la poussée des premières dents de lait. Il est élaboré avec minutie et instauré très progressivement, sur trois mois<sup>1</sup>, afin d'éviter d'inutiles frustrations à l'enfant. Pour la même raison, les rituels de la discipline (ex : réprimandes et compliments autour de l'éducation sphinctérienne, respect de l'autre, etc) sont peu coercitifs et introduits plus souvent par l'exemple parental que justifiés selon des critères religieux (la religion - y compris le confucianisme - joue un rôle secondaire dans les pratiques éducatives). Le conformisme du groupe et sa pression sur l'individu sont suffisants à l'internalisation des règles de vie commune. C'est au fond l'indulgence qui tranche avec les manières éducatives en vigueur dans d'autres pays, trop de sévérité face à un enfant si « mignon » (*kawaii*/可愛) paraissant *cruelle*. Souvent, on ne se résout pas à la fermeté de peur de le frustrer, source possible d'une carence affective, voire d'un traumatisme psychique. C'est du moins sur ce critère (ou sur celui de ne pas faire obstacle à un élan naturel du jeune enfant) qu'un certain laisser-faire est justifié et culturellement toléré. Il s'ensuit qu'à l'âge de la puberté, nombre d'adolescents manquent *cruellement* de repères intérieurs pour saisir leur désir propre.

### 4. Rituels d'apaisement et co-dormir

Quant aux rituels destinés à endormir l'enfant ou apaiser ses pleurs, il est habituel dans la pratique que la mère japonaise soit omniprésente. Elle ne laisse jamais pleurer longtemps son bébé et tente par tous les moyens de le calmer. Comme en général elle arrête de travailler dès sa première grossesse, elle est physiquement très disponible. Sur ce plan, la société nipponne reste encore traditionnelle. Que le bébé pleure et sa mère se couchera près de lui (*soi.ne*/添寝) pour l'aider à faire la sieste ou l'apaisera avec le sein. Sinon, dans la journée, elle le porte souvent sur le dos ou sur le ventre grâce au harnais traditionnel, récemment modifié pour permettre ces deux types de portage. Elle lui tapote fréquemment les fesses avec la paume de la main et chante parfois une berceuse pour instaurer un rythme propice à l'endormissement, le tout en vaquant à ses occupations. Ainsi rassuré, l'enfant s'endort facilement. Dans la pratique, il n'existe pas de rupture radicale entre l'état de veille et le sommeil proprement dit,

<sup>1</sup> Le rite de la « première bouchée de riz » (*kuizome*/食い初め) qui symbolise l'arrêt de l'alimentation liquide a lieu pour sa part vers le 100<sup>e</sup> jour.

la séparation du coucher étant négociée en douceur. *La nuit, le co-dormir est de règle au Japon*. Toute la famille repose dans la même chambre, sur le tatami, l'enfant étant placé entre ses deux géniteurs. La mère peut ainsi le nourrir à la demande ou le calmer sans avoir besoin de se relever en cas de pleurs nocturnes (*yonaki*/夜泣き). L'attitude consistant à le laisser pleurer pour qu'il se rendorme, comme c'est le cas en Occident, ne prévaut absolument pas. On nomme ce dormir-ensemble *kawa-no-ji* (川の字), en référence à l'idéogramme de la rivière (*kawa*/川) composé de trois traits verticaux. Celui du milieu représente l'enfant, entouré de part et d'autre d'un parent. Cette situation se poursuit au moins jusqu'à l'entrée dans le primaire et souvent bien au delà. C'est une habitude traditionnelle<sup>1</sup> indépendante des conditions d'habitat.

Pour les Occidentaux, ce co-dormir prolongé peut paraître dommageable à l'autonomie de l'enfant mais les Japonais le voient comme un facteur de cohésion et d'intégration familiales. Nombre d'activités comme le sommeil ou le bain se passent en général dans la promiscuité. Le contraire semblerait étrange. Dans la famille on partage tout, la vie de couple dût-elle en pâtir. Il faut faire la part des choses car les sociétés traditionnelles pratiquent souvent le cosleeping. Trouver normal et même sain pour le développement psychologique du bébé de le placer seul dès son plus jeune âge dans une chambre séparée est, selon toute vraisemblance, une idée purement occidentale. Comme toujours, il y a du pour et du contre. D'un côté, le co-dormir limite l'angoisse de séparation, atténuant les peurs nocturnes. La mère continue jusque dans le sommeil de jouer son rôle de pare-excitations, son corps faisant office d'objet contraphobique face à l'irruption de l'inconscient (images hypnagogiques, rêves) durant la phase d'endormissement. De l'autre, l'enfant n'est guère encouragé à abandonner la sécurité maternelle et cela peut nuire à son autonomisation, dès lors qu'il grandit. D'autant que le père cautionne le droit à l'enfant de garder sa mère près de lui puisqu'il couche entre ses parents. L'interdit de l'inceste n'est pas concrètement posé, même si dans le registre fantasmatique il est signifié. A l'image d'autres sociétés traditionnelles, plus « naturelles » que l'Occident envers les tabous sexuels, les Japonais plébiscitent au contraire le cosleeping pour ses effets sécurisants. Séparer précocement l'enfant de sa mère serait considéré comme une violence gratuite à son égard. L'âge est le critère décisif pour continuer ou interrompre cette pratique.

La persistance de la peur de l'étranger<sup>2</sup> dans des délais bien supérieurs à ceux rencontrés en Occident est un autre indice de la grande intimité des relations précoces mère-enfant au Japon. Elle perdure souvent jusqu'à l'âge de trois ans, voire au delà. Cette peur est culturellement bien individualisée puisqu'on la nomme *hitomishiri* (人見知り), expression qui signifie que le bébé pleure ou éprouve un retrait devant « les gens qu'il voit pour la première fois ». En pareil cas, la mère dira invariablement de son bébé qu'« *il a honte* » (*hazukashii*/恥ずかしい) face aux autres, idée qu'il ne manquera pas d'intégrer à son vocabulaire en grandissant. Cette peur est interprétée comme la manifestation d'une première *conscience de soi relevant d'un sentiment de honte et de timidité*, valeur cardinale dans la société nippone (avec parfois des aspects morbides [20]). À peu près à la même période se situe la manie de l'embrassement (*dakiguse*/抱き癖) qui voit le jeune enfant pleurer exprès pour être pris dans les bras. En Occident, on conseille aux mères de ne pas se rendre esclave de ce tic passager, au risque de ne jamais en sortir, et aussi pour fixer des limites à l'enfant. Au Japon, les avis sont partagés mais on considère qu'il vaut mieux ne pas s'opposer à ce désir d'être cajolé dans les bras, sous peine d'induire un manque affectif plus tard préjudiciable. Cette tolérance est à nouveau

<sup>1</sup> L'expérience de relâchement diurne et la relative absence de peurs nocturnes dont jouit le jeune enfant nippon dans son sommeil grâce à la présence et à la sollicitude de sa mère se reflètent dans l'attitude des Japonais adultes qui profitent du moindre instant de disponibilité dans la journée pour « piquer un somme » (*utatane*/転た寝) où et quand bon leur semble.

<sup>2</sup> Aussi appelée *angoisse du 8<sup>e</sup> mois* par Spitz. Il s'agit d'une peur normale qui apparaît devant des personnes inconnues. Elle prouve que le bébé a intégré psychiquement l'image totale de sa mère, qu'il la distingue de celle des autres de manière permanente. Cette étape de son développement psycho-affectif se retrouve avec des variantes dans toutes les cultures.



conforme à l'indulgence dont les Japonais font preuve dans la vie quotidienne, l'important étant de ne pas contrecarrer la nature profonde de l'enfant par une trop grande sévérité.

### 5. Caractéristiques principales des relations précoces mère-enfant au Japon

En général, la mère japonaise répond avec sollicitude aux besoins de son bébé dans une synchronie interactionnelle de bonne qualité. Elle favorise les sensations qui apaisent l'enfant ou contribuent à son confort physique avec un grand souci d'exactitude. Il ne se sent donc pas envahi par un trop-plein de stimulations susceptibles d'émousser la qualité de son vécu corporel (la quantité nuisant ici à la qualité). Elle parvient ainsi à préserver l'union dyadique par un maternage proximal, jouant à la perfection son rôle de pare-excitations face aux stimuli nociceptifs. *Ses soins valorisent surtout les échanges sensoriels directs, la communication non verbale et l'excellence des sensations, affinant la sensibilité différentielle de l'enfant.* C'est en général la fragilité et l'inachèvement du bébé que la mère invoque pour justifier son dévouement. Par tradition, l'enfant idéal est *sunao* (素直), c'est-à-dire ingénu, opinatif, docile. Ces caractéristiques reflètent sa capacité naturelle à être réceptif aux sollicitations de sa mère. Il s'ensuit que les bébés japonais sont souvent moins sthéniques qu'en Occident, leur mère valorisant bien moins les stimulations fortes et toniques, incompatibles avec l'enfant paisible.

Au regard de la qualité des soins et du dévouement dont la mère japonaise fait preuve, on peut avancer l'idée que le vécu persécutif et le modèle du clivage en rapport avec la position schizo-paranoïde<sup>1</sup> sont sensiblement amoindris chez son bébé, celui-ci pouvant garder assez longtemps l'illusion d'expérimenter plutôt la bonne mère. En effet, on peut raisonnablement penser que ces gratifications narcissiques sensorielles réduisent significativement *le vécu de la frustration chez le jeune enfant nippon et que, de ce fait, il est moins souvent et moins intensément susceptible de ressentir un préjudice que son homologue occidental.* En revanche, l'attitude aconflituelle et sacrificielle de sa mère l'oblige à inhiber sévèrement son sadisme et donc à éprouver avec une acuité accrue le vécu de la position dépressive<sup>2</sup>. Sa tolérance et son indulgence ont un prix : moins la mère renvoie à l'enfant sa violence, plus il a le sentiment qu'elle lui appartient. Elle tend alors à revenir de l'intérieur mais *retournée contre soi*, sous la forme d'un sadisme inversé, autrement dit d'un masochisme. Si donc le clivage du sein et l'angoisse de persécution semblent moins aigus, on peut supposer, à l'inverse, que le vécu concernant la victime est ressenti plus intensément sur le plan fantasmatique dans les relations précoces mère-enfant au Japon. De fait, *le sacrifice de soi est un comportement très valorisé par la société nipponne.* D'un autre côté, on doit aussi considérer la fonction structurante de la frustration affective sur le développement psychique de l'enfant car elle le projette dans sa vie mentale (pourvu qu'elle ne soit pas insupportable comme dans l'hospitalisme). Désactiver cet effet positif par peur d'être trop cruel risque d'induire chez lui une certaine passivité, la tension psychologique entre son désir et l'objet de son désir faisant défaut. Être partiellement frustré de l'objet, c'est en effet aller le chercher dans un lieu inconnu, symbolisé par le père<sup>3</sup>.

### 6. L'objet transitionnel chez le jeune enfant japonais

Winnicott et des études ultérieures ont souligné l'importance de l'objet transitionnel pour le développement psychologique du jeune enfant. Entre 4 et 12 mois, celui-ci choisit souvent un morceau de tissu *doux* (cette qualité est importante) qu'il privilégie à tout autre objet. Les

<sup>1</sup> Terme proposé par M. Klein pour décrire les modalités des relations d'objet chez le nourrisson. Le sadisme contenu dès l'origine dans la pulsion orale oblige le bébé à repérer le sein sur le *modèle du clivage*. L'introjection du bon sein lui permet d'étayer son narcissisme primaire tandis que le mauvais sein *frustrant* (la réalité imposant des limites) est perçu comme persécuteur et susceptible de *préjudicier* son intégrité psychique. Quiconque vit au Japon remarque sans peine que la *revendication* (plainte du préjudicié à son préjudicateur) reste bien en-dessous des standards occidentaux, même si elle existe.

<sup>2</sup> Elle fait suite à la position schizo-paranoïde, quand le bébé devient capable d'introjecter l'image totale de la mère dans son psychisme. Il perçoit alors que son sadisme constitue un danger pour l'intégrité du corps maternel qu'il risque de détruire. Il s'ensuit une *angoisse dépressive* que l'enfant tente d'apaiser en inhibant son sadisme et en réparant en lui l'objet maternel.

<sup>3</sup> Une société trop maternelle produit des citoyens en manque d'initiatives, *frustrés de ne pas être assez frustrés*, adeptes de la résistance passive et du *statu quo*, neutres jusqu'au bout pour conserver leur tranquillité d'esprit et jouir d'une paix royale.

conditions minimales pour parler d'objet transitionnel sont les suivantes : il doit être élu par l'enfant durant la première année, utilisé au moins un an, rester le même durant cette période, ne pas être une partie du corps (ex : le pouce) et consoler du stress. Certains auteurs comme Bush [4] distinguent nettement l'objet transitionnel *primaire* (un tissu) de l'objet transitionnel *secondaire* (une peluche, un jouet *mou*) qui apparaît vers 18 mois (l'enfant peut s'y attacher longtemps). Il est utilisé de préférence pour négocier la séparation d'avec la mère, en particulier lors du coucher ou dans certaines situations angoissantes. Cet objet remplace momentanément l'absence du corps maternel, tant sur les plans concret (contacts chauds et doux) que fantasmatique (il maintient un lien rassurant avec lui). On peut penser qu'il sert d'exutoire à l'activité hallucinatoire de l'enfant qui par ce biais compense provisoirement une privation affective. C'est pourquoi, à part de cet objet, Winnicott parle aussi de phénomènes et d'aire transitionnels, essentiellement d'ordre ludique, qui permettent à l'enfant d'exercer sa créativité fantasmatique. Cet objet est jugé plutôt positivement en Occident, comme faisant partie du développement psychologique normal de l'enfant. *Il est censé amoindrir l'anxiété d'être séparé de la mère, suppléant à son absence physique*. Selon Tolpin [37], il permettrait à l'enfant d'atteindre très tôt un certain degré d'indépendance. Des études longitudinales américaines [16] attestent que les enfants qui possèdent un objet transitionnel se sentent plus en sécurité que les autres. A l'inverse, ceux placés en institution ou les enfants autistes ne manifestent aucun attachement envers les objets inanimés. Ces remarques laissent à penser que, en accord avec les vues de Winnicott, l'objet transitionnel est une composante saine et universelle du développement psychologique de l'enfant. Son absence serait plutôt à craindre.

Hélas, un certain nombre d'observations semble contredire ce point de vue. On connaît la remarque de Bowlby [2] qui objecte : « *Une façon bien plus rigoureuse de voir le rôle de ces objets inanimés est de les considérer simplement comme des objets vers lesquels certaines composantes du comportement d'attachement viennent à être dirigées ou redirigées parce que l'objet naturel n'est pas disponible.* » Cette constatation est supportée par l'éthologie puisque les bébés primates prennent le biberon pour se nourrir et utilisent un consolateur ou leur pouce pour la succion non nutritionnelle. Bowlby considère ces *substituts objectaux* comme un moyen de suppléer à la figure d'attachement principale (la mère). Ce phénomène lui paraît normal et parfaitement compatible avec des relations interpersonnelles satisfaisantes pourvu qu'il ne soit pas exclusif. L'attachement assume donc une certaine latitude vis-à-vis des objets inanimés qui, dans certains cas, peuvent pallier la présence de la mère, tant chez les primates que chez l'homme. Cependant, cette situation doit rester temporaire. Si elle devait durer, elle serait gravement dommageable pour la santé mentale du bébé. Ainsi, des singes rhésus habitués dès l'enfance à s'attacher exclusivement à une mère artificielle connurent par la suite des relations sociales très perturbées. De plus, l'observation des enfants qui restent constamment avec leur mère, comme dans les sociétés premières, montre que la succion non nutritionnelle et l'agrippement sont dirigés vers son corps. Cette preuve paraît donc conforter les vues de Bowlby : le bébé qui dispose à demeure de sa mère pour se rassurer ne ressent pas la nécessité d'avoir sous la main un *objet étranger* qui la remplacerait en son absence. Son développement psychique n'en est pas affecté et reste tout à fait normal. Si l'éthologie corrobore pleinement cette conclusion, *quid* des études transculturelles comparatives ?

En dépit d'un nombre réduit, les recherches traitant de l'objet transitionnel montrent toutes que sa prévalence est très forte dans les sociétés occidentales et significativement plus faible dans les sociétés traditionnelles, voire proche de zéro dans certaines. Newson & Newson [28] trouvent que 31 % d'un échantillon d'enfants de 4 ans de Nottingham insistent pour avoir avec eux une peluche ou un coin de couverture afin de s'endormir. Ekecrantz et Rudhe [8] relèvent que sur 390 enfants suédois de tous âges, 74% ont utilisé un jour un objet transitionnel. Gaddini & Gaddini [12] constatent que sur un échantillon de 682 enfants italiens d'origine rurale l'incidence de l'objet transitionnel se limite à 4,9 %, tandis qu'elle grimpe à

31,1% pour ceux (450) résidant à Rome et saute jusqu'à 61,5% pour les enfants (52) d'origine anglo-saxonne vivant dans cette capitale. Hong & Townes [15], dans une étude portant sur trois échantillons d'enfants de 3 ans issus de cultures différentes, trouvent une prévalence de 53,9% pour le groupe américain, 34% pour le groupe coréen vivant aux Etats-Unis et 18,3% pour celui résidant en Corée. Stanjek [33], comparant des groupes ethniques éloignés, constate que 60% des 110 enfants allemands (agés de 6 mois à 7 ans) manifeste un attachement à un objet de prédilection tandis qu'aucun des 50 enfants de deux villages situés respectivement l'un en Inde du Sud, l'autre au Gabon, ne présentent un tel comportement. Pour sa part, Litt [23] trouve un indice d'attachement plus élevé chez les enfants caucasiens issus d'un milieu aisé (77%) que chez ceux afro-américains issus de familles défavorisées (46%). Au final, toutes ces études attestent sans ambiguïté que l'incidence et la prévalence de l'objet transitionnel relèvent des habitudes culturelles. Dans les sociétés modernes qui pratiquent un *maternage distal* et séparent longtemps le bébé de sa mère, le recours à l'objet transitionnel est fréquent. En revanche, dans les cultures où la présence maternelle et le *maternage proximal*<sup>1</sup> [35-36] maintiennent la fusion dyadique (cosleeping, coablutions, sein à la demande, allaitement prolongé, bercements, contacts proches), l'objet transitionnel reste assez rare. L'attachement à un objet inanimé semble donc inversement proportionnel à la disponibilité de la mère et au style culturel du maternage (indépendamment des disparités individuelles dues au caractère de l'enfant). Or, connaissant le rôle positif que Winnicott accorde aux phénomènes transitionnels (défense contre l'anxiété, cohésion du Self, fantasmatisation facilitée, créativité renforcée), une interrogation surgit de ce constat : l'enfant sans objet transitionnel ne risque-t-il pas d'avoir une image maternelle mal internalisée, jetant plus difficilement des passerelles symboliques entre le moi subjectif où se tient l'illusion et le non-moi objectif de la réalité ? Gaddini & Gaddini [12] sont formels à cet égard : selon eux, les liens symbiotiques entre les deux partenaires interfèrent directement sur la capacité de symbolisation du jeune enfant. Lorsque la mère est physiquement présente dans le même lit (ou la même pièce), celui-ci n'a nul besoin d'inventer un objet transitionnel.

Qu'en est-il au Japon ? Comme il s'agit d'une société à la fois moderne et traditionnelle (cf. l'introduction), on peut penser que la prévalence de l'objet transitionnel chez le jeune enfant nippon sera inférieure à celle rencontrée dans les pays occidentaux. Une enquête menée par Hobara [13] semble en effet corroborer cette supposition. L'auteur a comparé deux groupes composés chacun de 50 jeunes enfants âgés de 2 à 4 ans, l'un américain (New York), l'autre japonais (Tokyo), issus de familles de classe moyenne et accueillis par une institution pendant la journée. Les résultats montrent que dans le groupe des petits newyorkais, 62% sont attachés à un objet transitionnel (90% le gardent à l'extérieur) pour seulement 38% du groupe tokyoïte (36% l'ont dehors avec eux). De plus, les premiers choisissent de préférence un morceau de couverture et les seconds plutôt une peluche. Face à une situation stressante ou lorsqu'ils sont bougons, les enfants japonais n'utilisent leur objet transitionnel que dans 10% des cas tandis que leurs homologues américains le font toujours (100%). L'âge idéal auquel les parents souhaitent voir leur progéniture dormir seul tourne autour d'un an et demi aux Etats-Unis alors qu'il atteint presque 6 ans au Japon. De fait, 66% des enfants américains dorment seuls dans une chambre (7/7 jours) pour seulement 2% dans le groupe nippon où, en revanche, ils sont 60% à partager toutes les nuits l'alcôve parentale (dans le *lit commun de la rivière*, selon l'idéogramme). Il s'ensuit que les difficultés à endormir l'enfant le soir grimpent à 84% dans le premier groupe pour seulement 60% dans le second. Concernant les rituels alimentaires, 84% des mères allaitent au sein au Japon pour 54% aux Etats-Unis (cependant, elles instaurent le sevrage deux mois plus tôt que les mères américaines). *Bien que les données*

<sup>1</sup> Sur les notions de distalité et de proximalité dans les échanges mère-enfant, voir les ouvrages d'H. E. Stork [35-36]. L'auteure fut la première à attirer l'attention sur la distalité du maternage en Occident et ses conséquences psychologiques.

*recueillies ne montrent pas de différences significatives dans l'attitude maternelle envers l'objet transitionnel, les femmes japonaises affirment qu'il compense surtout l'anxiété de l'enfant et que celui-ci ne s'y attacherait pas si sa mère était plus disponible. A l'inverse, les mères américaines considèrent l'attachement à cet objet comme sain et nécessaire car il facilite la lutte de l'enfant pour acquérir plus d'indépendance.* Cette étude souligne combien le maternage est préformé par les représentations culturelles et fantasmatiques dévolues au bébé. Selon que les attentes maternelles valoriseront sa fragilité naturelle, sa réactivité aux stimuli nociceptifs et son tempérament impressionnable (induisant des pratiques apaisantes au Japon pour lui éviter un vécu déplaisant) ou, à l'inverse, sa tonicité physique, son activité exploratrice, son goût de l'aventure et sa capacité à surmonter les dangers afférents (induisant des pratiques stimulantes en Occident pour favoriser son dynamisme), le psychisme malléable de l'enfant viendra spontanément se mouler dans le modèle proposé. À cet égard, j'ai signalé dans un ouvrage [21] qu'au Japon les relations fantasmatiques entre les deux partenaires de la dyade étaient dominées par la crainte d'infliger un *préjudice* à l'autre, l'attitude de la mère suggérant à l'enfant que la *victime* bénéficie d'un statut privilégié. C'est pourquoi elle lui demande inconsciemment d'inhiber son sadisme afin de se conformer à cette règle implicite<sup>1</sup>. Si la sollicitude de la mère japonaise amoindrit chez l'enfant le clivage fantasmatique du sein et l'angoisse de persécution on peut supposer, en revanche, que son abnégation renforce en lui le vécu de la position dépressive et le sentiment de causer du tort à la victime (la mère étant le premier modèle). Cette appréciation est difficilement quantifiable et cependant très réelle.

Une autre étude menée par Endo Toshihiko [9] concernant deux groupes, l'un formé de 138 enfants (18-41 mois) restant la journée à la maison et l'autre de 813 (42-77 mois), fréquentant au total huit maternelles différentes réparties à Tokyo et divers endroits du Japon (en tout 951 enfants), obtient des résultats similaires quant à l'attachement à l'objet transitionnel (divisé en primaire et secondaire - le pouce et le biberon étant exclus de l'enquête). La question posée aux mères était la suivante : « *Votre enfant utilise-t-il (ou a-t-il utilisé par le passé) une étoffe ou une serviette, une peluche ou un jouet, ou encore un objet privilégié quelconque qu'il tient toujours avec lui ou dont il se sert pour s'endormir* ». La prévalence générale donne 38% et concorde avec les autres enquêtes pratiquées au Japon. L'objet transitionnel primaire atteint son pic d'utilisation vers 10-12 mois, puis décroît subitement à 18-20 mois (il est quasiment abandonné à 24 mois) tandis que l'objet transitionnel secondaire, déjà utilisé à un an par bien des bébés, le remplace de plus en plus pour parvenir à un maximum vers 24-26 mois. En gros, on note un premier pic à un an pour l'emploi du tissu et un second à deux ans pour la peluche. D'autre part, le lien entre le mode d'allaitement et l'objet transitionnel est constant. On trouve les pourcentages suivants : pour les bébés nourris uniquement au sein 24,2%, ou presque toujours 27%, pour ceux d'abord nourris au sein et plus tard au biberon 41,4%, pour ceux allaités dès le début de manière mixte 43,1% et, enfin, pour ceux nourris seulement au biberon 45,7%. Grosso modo, pour le groupe de bébés allaités presque toujours au sein, le taux de survie de l'objet transitionnel est de 22,8%, pour celui au lait maternel et artificiel de 35,4% et pour le troisième, nourri surtout au lait artificiel, il est de 48,1%. Enfin, plus la période d'allaitement est longue moins l'enfant a besoin d'un objet. Les corrélations avec l'endormissement sont aussi significatives, quoique moins évidentes. Pour les comprendre, il faut se souvenir que le dormir ensemble est de règle au Japon. En conséquence, le distinguo dans le questionnaire de l'enquête ne pouvait porter que sur : 1. l'enfant dort-il « *sous la couette* » (avec sa mère sur le tatami) ou 2. « *dans un lit séparé* » (dans la même chambre) ? Les résultats montrent que dans le premier cas, parmi les enfants possédant un objet transitionnel, 33% l'utilise lorsqu'ils dorment sous la couette tandis que dans le second cas ce

<sup>1</sup> On note que le *quantum* d'agressivité « basique » toléré au Japon est très inférieur à celui de l'Occident, ceci afin de réduire les risques qui attenteraient à l'intégrité physique d'autrui. D'où l'*obsession sécuritaire* de ce pays (pas toujours justifiée) et certains de ses effets pervers, comme la restriction des libertés individuelles afin d'augmenter la sécurité publique de tous.



chiffre passe à 44%. Enfin, à la question « *pratiquez-vous le sommeil accompagné* » (la mère s'allonge à côté du bébé et lui tapote le dos pour l'endormir), on note que plus cette pratique se poursuit dans le temps, plus l'objet transitionnel est abandonné tôt. La combinaison des modes d'allaitement et du sommeil accompagné par rapport à l'objet transitionnel donne des résultats intéressants quant à sa prévalence selon le cas de figure envisagé (cf. tableau 1).

Tab. 1 : Modes d'allaitement et sommeil accompagné rapportés à la prévalence de l'objet transitionnel (Endo T. [9]).

Modes d'allaitement	Modes de sommeil	Fréquence	6 mois-12 mois	12 mois-18 mois
Lait maternel (sein uniquement)	Sommeil accompagné	Toujours	<b>18,4%</b>	<b>19,1%</b>
		Parfois	43,8%	30,3%
		Jamais	50,0%	47,8%
Moitié/moitié (allaitement mixte)	Sommeil accompagné	Toujours	36,5%	34,8%
		Parfois	31,6%	33,3%
		Jamais	36,8%	34,8%
Lait artificiel (biberon uniquement)	Sommeil accompagné	Toujours	47,2%	45,5%
		Parfois	46,0%	53,9%
		Jamais	<b>52,6%</b>	<b>52,9%</b>

Comme ce tableau le révèle, plus le maternage est proximal (lait maternel joint au sommeil accompagné), moins l'objet transitionnel est nécessaire (**18,4%**) et inversement (**52,9%**), le rapport étant de 2,8 fois. On ne s'en étonnera pas puisque l'allaitement et l'endormissement sont les deux moments où la présence physique de la mère avec le bébé est la plus longue, du moins la première année. D'autre part, on notera que si le sommeil accompagné (cosleeping) rassure plus l'enfant que le type d'allaitement choisi, il est potentialisé par lui, l'association de ces deux activités réduisant d'autant la nécessité d'un objet transitionnel. En revanche, le nourrissage au biberon joint au co-dormir n'a pas d'impact très net sur ce phénomène.

Les enquêtes sur l'objet transitionnel chez le bébé nippon montrent toutes que sa prévalence varie du simple (33%) au double (66%) par rapport à l'Occident. La société japonaise ayant choisi de privilégier le statut de la femme au foyer sur celui de la femme au travail, la mère passe plus de temps auprès de son enfant que son homologue occidentale. L'emploi de l'objet transitionnel y est donc plus rare. Le cas du Japon confirme ainsi que *ledit objet est utilisé dans une proportion inverse à la disponibilité maternelle* (on trouve des cultures où il n'existe pas). J'ai indiqué [21] que les théories psychologiques occidentales doivent être repensées à la lumière des faits interculturels qui les questionnent et modifiées ou abandonnées si elles les contredisent de manière flagrante. Si au contraire la théorie parvient à les intégrer dans le cadre général de sa réflexion, elle en sortira grandie car la vérité vise toujours à l'universel.

## 7. Discussion

Toutes les enquêtes transculturelles menées jusqu'à ce jour suggèrent de relativiser l'objet transitionnel en fonction du style de maternage, proximal ou distal, et de la *présence physique* de la mère auprès de l'enfant durant la journée et/ou la nuit. Même en France, l'éloignement des deux partenaires de la dyade est historiquement récent et ne remonte guère en-deçà de la dernière guerre. Sa cause est connue : la femme travaillant à plein temps doit confier son bébé à des institutions. Il est donc pris en charge par des mères substitutives avec qui les liens affectifs sont plus lâches et l'attachement inconstant. De plus, en le faisant dormir très jeune dans une chambre séparée, ses parents lui signifient que sa place n'est pas dans l'alcôve parentale et que la sexualité du couple est une chose privée. Comparés à d'autres cultures, le temps passé aux côtés de la mère et les contacts physiques sont donc réduits en Occident. Jadis, ce fut sans doute moins le cas car la famille élargie et la ruralité permettaient différents aménagements. On peut aussi se souvenir que donner une peluche à un tout-petit et le voir la trimballer avec lui n'était pas courant autrefois. En France, après la seconde guerre mondiale, d'importants changements ont eu lieu dans la composition familiale. En quelques décennies, la famille où tous les membres avaient en charge le bébé s'est nucléarisée, puis recomposée. Les couples pacés et la banalisation du divorce sont aujourd'hui la règle, rendant les unions plus précaires dans la durée. Dans ces conditions, le jeune enfant passe moins de temps près

## ASPECTS TRANSCULTURELS DE L'OBJET TRANSITIONNEL

de sa mère (et de ses parents) que par le passé. Il a donc besoin plus souvent d'un objet transitionnel pour calmer l'angoisse de la séparation. En témoignent les mots qui fleurissent en Occident pour le nommer. En français, le *doudou*<sup>1</sup> est attesté depuis 1985 tandis qu'en anglais *blankie* désigne la couverture<sup>2</sup> (blanket) popularisée par Linus dans la bédé des Peanuts. En suisse alémanique, on trouve *muscheli* (de *muscheln*, manger ses mots) et en allemand *schmusetücher* est une étoffe douce au toucher pour les bébés. Certes, l'objet transitionnel devait bien exister naguère mais sa moindre prévalence l'empêchait sans doute d'être reconnu. Lorsqu'on interroge des pays plus traditionnels comme le Japon, la Corée et la Chine où la famille élargie, le cosleeping et la disponibilité de la mère sont plus souvent la norme (surtout en zones rurales, mais pas uniquement), on constate qu'*aucun mot courant ne sert à le désigner*. Tout porte donc à croire que l'existence de l'objet transitionnel est un phénomène récent lié aux conditions de la vie moderne, au travail des femmes et au style de maternage. Dans les cultures où les habitudes favorisent la proximalité (comme dans celles où ce fut jadis le cas), l'omniprésence de la mère auprès du bébé en réduit l'occurrence. La mère japonaise ne s'y trompe pas qui considère ledit objet comme dévalorisant pour sa fonction puisqu'il est censé combler son absence. À l'inverse des femmes occidentales, elle ne le plébiscite nullement. Elle trouverait même cruel pour son bébé, comme la plupart des mères asiatiques, de se séparer très tôt de lui pour le faire dormir dans une chambre à part quand rien ne l'y oblige. Alors, qui choisir : la mère dessert (gratifiante) ou la mère désert (frustrante) ?

Avant d'en discuter, une remarque à propos des enquêtes transculturelles s'impose : *la culture oriente toujours l'interprétation des données*. On doit admettre que les conceptions d'un peuple sur la vie affective et mentale du jeune enfant (et *a fortiori* de l'adulte) induisent des observations qui prêtent à des explications préorientées (ce n'est pas dire fausses). Elles peuvent être pertinentes dans le cadre une culture (à une certaine époque) tandis qu'elles le sont peu dans le cadre d'une autre. L'objet transitionnel tel que Winnicott l'a théorisé se coule à merveille dans le moule occidental qui préconise une séparation précoce pour autonomiser l'enfant mais il a plus de mal à faire sens dans les cultures traditionnelles où cette pratique est jugée cruelle et antinaturelle. À l'inverse, la peur de l'étranger est culturellement significative en Asie. Au Japon *hitomishiri* (人見知り) et en Chine *rènshēng* (认生) ou *pàshēng* (怕生) qualifient la timidité du bébé devant des inconnus. Ces termes sont individualisés depuis fort longtemps et renvoient en amont à l'attachement à la mère. Ils sont d'emblée porteurs d'un sens connoté à la peur, à la honte et à ce qui deviendra plus tard la *face* qui véhicule des concepts sociaux et des valeurs morales clés pour les Asiatiques (avec d'importantes nuances selon chaque culture). Dans ces conditions, observer la peur de l'étranger chez le bébé et lui donner un nom n'a posé aucune difficulté. Par contre, elle n'a pas reçu en Occident l'attention qu'elle méritait, aucun mot courant ne la désignant. Il a fallu attendre Spitz pour s'en faire une idée claire, quoiqu'en réalité elle existât bien avant. Toutes ces préconceptions ne sont pas neutres et l'approche scientifique ne change rien à l'affaire. Ainsi, les auteurs anglo-saxons jugent l'emploi de l'objet transitionnel bénéfique au développement psychique du jeune enfant (suivant la position winnicottienne), avalisant le maternage distal pratiqué en Occident. Son effet positif est même validé *a contrario* : ledit objet vient-il à manquer qu'un préjudice psychologique risque fort de guetter le bébé ! À preuve les enfants autistes ou retardés qui ne manifestent aucun intérêt pour lui. Ainsi, Horton [17-18] montre que 84% d'enfants présentant des troubles du caractère n'ont pas d'objet transitionnel. Arkerma [1], Free [10] et Sherman [32] sont du même avis à partir d'études similaires. Le défaut d'objet transitionnel signifierait un retard dans la capacité de symbolisation du jeune enfant qui ne pourrait pas fantasmer sa mère.

<sup>1</sup> « Redoublement enfantin de doux. Objet généralement simple et doux (peluche, tissu) qu'un jeune enfant choisit comme "compagnon" (pour jouer, pour dormir). », Le Grand Robert de la Langue Française, 2001.

<sup>2</sup> Aux Etats-Unis, l'objet transitionnel fait partie de la layette que toute mère achète à son bébé. Des poèmes inscrits dessus décrivent sa fonction (ex : « I love my blankie, I take it wherever I go. It keeps me warm and cozy, at home or on the go »).

Provence [29-30] rapporte que les nourrissons en institution souffrant d'hospitalisme ne s'intéressent à aucun objet particulier bien que beaucoup soient à leur disposition, l'absence de relation affective stable et continue avec la mère perturbant l'attachement et donc la symbolisation. En revanche, pour ceux qui ont reçu les soins d'une seule et même personne, on note l'existence d'un objet transitionnel. Ces *preuves par le pathologique* attesteraient la normalité et la nécessité de l'attachement à un objet privilégié pour la santé psychologique du bébé. Son manque signalerait au contraire une relation *insuffisamment* bonne à la mère.

Les observations transculturelles relativisent la vision des pédiatres occidentaux et même la contredisent en certains points puisque dans les cultures traditionnelles *la mère suffisamment bonne est justement celle qui reste près de l'enfant et maintient le temps nécessaire la fusion dyadique par un maternage proximal* (portage, coablutions, cosleeping). L'objet transitionnel n'a pas vraiment lieu d'être et même quand cela arrive son utilisation est limitée dans le temps et l'espace. Sa place n'est pas prépondérante et souvent la culture ne valorise pas sa fonction apaisante contre l'anxiété de séparation. C'est le cas au Japon où il est toléré, faute de mieux, comme un ersatz à la mère. Sa prévalence y est deux fois moindre qu'en Occident et concerne plus facilement la peluche que le carré de tissu<sup>1</sup>. Dira-t-on alors que les bébés nippons (et ceux des sociétés où ledit objet est quasi absent) ont un développement psychique moins syntone que leur homologues occidentaux puisqu'ils s'intéressent moins qu'eux aux objets transitionnels ? Que la trop grande présence du corps maternel en termes de durée entrave leur faculté de symbolisation ? À l'inverse, le maternage distal, la fréquence des séparations et le temps passé loin de l'enfant ne sont-ils pas préjudiciables à la santé des liens psycho-affectifs ? Faut-il toujours considérer l'objet transitionnel comme positif, sachant que sa prévalence est historiquement récente, qu'il est plus le reflet d'une réaction du bébé frustré de sa mère par les contraintes de la vie moderne qu'une étape obligée de son développement affectif et cognitif (au contraire de la peur de l'étranger), qu'il peut enfin exister ou pas en fonction du tempérament de l'enfant (tous n'en ont pas besoin) et de son environnement familial ? En un mot, Winnicott ne lui accorde-t-il pas trop d'importance comme le pense Bowlby ? Sa remarque sur la fonction compensatoire d'un objet capable de se substituer un temps à la mère garde sa pertinence et se trouve corroborée tant par l'éthologie que par les cultures valorisant les échanges proximaux. Il faut donc repenser la question de l'objet transitionnel selon les deux styles de maternage (distal/proximal) et de la disponibilité de la mère afin de voir les avantages et les inconvénients de chacun, en évitant deux écueils : l'ethnocentrisme aveugle et le relativisme culturel holiste qui légitime tout et n'importe quoi.

On ne peut plus aujourd'hui considérer les rapports affectifs et fantasmatiques au sein des relations précoces mère-enfant en ignorant le tissu culturel qui les prémodèle. En effet, le style de maternage influe directement sur la sensorialité du bébé en induisant des *impressions corporelles* spécifiques, celles-ci servant de précurseurs à des *éprouvés affectifs* sur lesquels se greffent des *échanges fantasmatiques* qui se moulent dans les représentations culturelles valorisées par un peuple. Le lait culturel est d'emblée présent dans le lait maternel. Toutes ces expériences parcellaires façonnent le développement psychique du bébé et déterminent une première inclination à réagir d'une façon plus ou moins typique. Dans ces conditions, le style de maternage en vigueur chez une ethnie doit bien avoir des répercussions, même en pointillé, sur la formation d'une « personnalité de base » (Kardiner) culturelle. Il ne s'agit pas d'en faire un paradigme mais de noter combien ces premiers éprouvés précédant le langage (il s'adosse cependant à eux pour se constituer) sont inducteurs de penchants culturels qui deviendront prégnants. Qu'en Occident la distalité des échanges favorise une autonomie précoce de l'enfant, comparativement à d'autres cultures, n'a rien de surprenant. Le style de maternage est conforme au style de vie et aux valeurs individualistes prônées dans ces pays. On demande

<sup>1</sup> Cela indique peut-être que la nécessité d'un objet transitionnel se fait sentir plus tard chez l'enfant japonais.

au bébé de trouver en lui assez de *ressources narcissiques et de résilience interne* pour contrebalancer la distance physique qui le sépare de sa mère. Il faut devenir indépendant très tôt, telle est l'antienne répétée sur tous les tons. D'un autre côté, l'idée que cette distalité entre la mère occidentale et son bébé puisse induire des éprouvés liés à la *frustration affective* n'a guère été retenue et paraîtra étrange. Les variations culturelles n'étant pas encore à l'ordre du jour, Winnicott n'a pu s'interroger sur la privation du corps maternel (ce n'est pas dire une privation d'amour) et le manque de chaleur (au sens physique et métaphorique) qui semblent caractéristiques du maternage distal. Dans ces conditions, l'objet transitionnel ne pouvait avoir qu'une valeur unilatéralement positive dans l'aire de médiation instaurée entre la mère et l'enfant. Tout cela confortait les critères éducatifs modernes des Occidentaux qui cautionnent la séparation précoce des deux partenaires. Le revers de la médaille, pour peu que l'on compare avec d'autres cultures, c'est la *dureté* (voire la *cruauté*<sup>1</sup>) du traitement infligé au bébé alors qu'il est encore petit et fragile. Que cette distalité dans les échanges physiques soit affectivement compensée et effectivement personnifiée par un objet transitionnel, faut-il s'en étonner ? Certes, nombre de facteurs culturels déterminent le développement de la personne tout au long de la vie mais l'impact des habitudes de maternage (proximales/distales) n'est en rien négligeable. Si l'on retient le peu de contacts charnels et l'éloignement physique de la mère, on peut admettre que la satisfaction des besoins pulsionnels du jeune enfant occidental est plus souvent différée et que leur gratification est moins pleine. La frustration et le préjudice affectif (plus tard, on le dira *moral*) sont donc plus intenses. Les intérêts vitaux du sujet sont lésés et l'insatisfaction occasionne une blessure narcissique plus nette (d'où le besoin de revendication). Certes, des aménagements ultérieurs peuvent prendre place pour l'atténuer mais une fois le tort causé il est difficile d'en effacer le vécu. Or, lorsque la pulsion ne trouve pas assez de contentement adapté à son but, sa libido est dérivée vers d'autres voies pour trouver à s'assouvir. Une des conséquences de la frustration affective est de stimuler la fonction du penser dans l'espoir de réduire ses effets désagréables. Plus un être est insatisfait, plus il cherchera des solutions idéiques (pourvu qu'il n'ait pas renoncé à se battre et croie à leur efficacité). Il s'agit d'une loi psychologique générale, en-deçà des différences culturelles. *A priori*, les sociétés pratiquant un maternage distal devraient faciliter plus que d'autres, à long terme, le recours à une activité dirigée vers la pensée (parfois quérulante, à cause du préjudice), la logique abstraite et la raison triomphante. Il ne peut s'agir, bien sûr, que d'une disposition tracée en pointillé, plus tard reprise par la culture en fonction de l'importance que les hommes accorderont au Logos (Imago du père oblige). À cet égard, le Japon ne bénéficie pas d'un crédit très positif. La pensée abstraite n'a jamais été investie comme elle aurait dû<sup>2</sup> (elle est même discréditée) et n'a pas d'histoire notable. L'éloignement géographique et la barrière de la langue empêchent les Occidentaux (mais pas les Chinois) de s'en apercevoir.

La faible prévalence de l'objet transitionnel au Japon et dans les sociétés non occidentales laisse penser, *a contrario*, que le maternage proximal induit des effets inverses au style distal sur le développement psycho-affectif du jeune enfant<sup>3</sup>. La présence de la mère qui satisfait ses besoins physiques avec beaucoup d'exactitude et de dévouement réduit la nécessité ostensible d'un tel objet pour compenser sa frustration. Ce n'est pas dire, bien sûr, que celle-ci n'existe pas au Japon (ou dans les sociétés traditionnelles) tant elle est vitale aux aspirations humaines mais que la disponibilité de la mère en amoindrit le vécu durant les premiers mois de façon

<sup>1</sup> Cette appréciation pourra paraître étrange à une oreille occidentale mais elle correspond très exactement à l'opinion des Japonais et des Asiatiques en général (ainsi qu'à ceux des sociétés traditionnelles) sur la question.

<sup>2</sup> Réfléchir réclame un investissement libidinal à long terme peu compatible au *mode du sentir présentiste* affectionné par les Japonais. En japonais, lourd (*omo.i* 重い) et pensée (*omo.i* 思い) se prononcent pareil, hormis la graphie des sinogrammes.

<sup>3</sup> Dans le champ psychopathologique, la grande intimité de la dyade mère-enfant au Japon induit une peur de l'étranger qui plus tard peut se manifester sous la forme d'une phobie projetée sur les situations sociales [20], tandis qu'en Occident l'agoraphobie prévaut plus, peut-être en raison du style de maternage distal précocement instauré entre les deux partenaires.



plus extensive qu'en Occident. Par la durée de sa présence auprès du bébé, elle peut exercer suffisamment sa préoccupation maternelle primaire et jouer plus adéquatement son rôle de protection et de pare-excitations face aux perceptions nociceptives. L'enfant, de son côté, peut garder plus longtemps l'illusion qu'il est le *seul* créateur du sein. Ses besoins physiques étant mieux contentés en termes de qualité, la gratification affective et l'omnipotence narcissique (là où se tient l'illusion) qu'il en retire ne l'obligent pas à recourir d'emblée à des mécanismes de clivage tranchés pour se défendre du sein persécuteur. C'est pourquoi la première possession « *non-moi* » représentée par l'objet transitionnel est moins urgente, la mère maintenant suffisamment longtemps la fusion dyadique. Le premier souci de la mère n'est donc pas de voir son enfant s'autonomiser rapidement mais de contenter ses besoins naturels. Loin de l'encourager à manifester sa personnalité par toutes sortes de stimulations (verbales, kinesthésiques), elle choisit au contraire la satisfaction des sens et l'apaisement du cœur. En grandissant, l'enfant a souvent plus de mal à cerner ses élans propres et à exercer sa volonté individuelle puisque la frustration joue en sa défaveur. Le bébé *sumao* devient alors souvent un enfant timide puis un adolescent passif car sa personnalité peine à se construire et à trouver ses références intérieures face au *manque du manque*. L'*amae* de Doi<sup>1</sup> qui pointe le besoin de dépendance affective de l'enfant (et de l'adulte) envers l'environnement en est une des conséquences directes. Un maternage trop proximal aurait donc aussi des effets pervers, pour s'en tenir au seul cas du Japon, en désactivant trop l'aiguillon de la frustration et la nécessaire opposition qui peuvent permettre au sujet en quête de lui-même et de son devenir de mieux chercher son désir propre. La mère japonaise sent d'ailleurs que la force de l'attachement due à la grande proximité des deux partenaires peut aussi devenir un handicap pour le bébé et, une fois plus grand (2-3 ans), elle tente souvent de le placer quelques heures en matinée dans un jardin d'enfants pour le socialiser. Cela dit, il serait abusif d'imputer au seul maternage proximal l'origine des problèmes évoqués ici car ils sont forcément surdéterminés. La place accordée dans la culture à l'Imago du père et à ses valeurs, censées contrebalancer les effets de dépendance liés à une grande proximité dans les relations précoces, est aussi essentielle.

## 8. Conclusion

D'autres études comparatives devraient être menées pour mieux cerner la question de la prévalence de l'objet transitionnel en fonction du style de maternage. Néanmoins, les résultats de celles précitées montrent que le point de vue de Bowlby reste justifié et invitent à en relativiser l'importance d'un point de vue transculturel. En d'autres termes, si l'approche winnicottienne reste cliniquement pertinente, elle est aussi occidentalement très ethnocentrée. D'un côté, tous les enfants n'ont pas besoin d'un objet transitionnel pour construire leur univers mental et projeter entre eux et la mère un espace potentiel créatif afin d'expérimenter les allers-retours entre illusion/désillusion (enchantement/désenchantement) où dans l'aire du jeu s'élaborera peu à peu ce qui aura l'air d'un Je ; de l'autre, ceux d'origine non-occidentale qui ont un rapport moins constant et prégnant (voire absolument aucun) audit objet ne risquent pas d'être privés d'une expérience fondamentale à leur développement mental. En dépit d'importantes variations culturelles qui façonnent dès la naissance la psyché malléable du nourrisson, l'idée d'une sorte de handicap symbolique rencontré par des enfants d'ethnies différentes faute d'objet transitionnel ou d'espace potentiel ludique n'est ni crédible, ni éthiquement justifiable. Il vaut mieux envisager la fréquence d'emploi de cet objet à partir de la frustration sensitivo-affective liée à l'intermittence plus ou moins aiguë du corps maternel. À un âge où le bébé est en train de construire son capital narcissique, la distalité du maternage pratiqué en Occident provoque plus facilement une insécurité intérieure, la séparation précoce dans le sommeil n'étant pas la moindre des causes<sup>2</sup>. Selon son intensité le bébé cherchera un

<sup>1</sup> Doi T. : *Le jeu de l'indulgence*, Le Sycomore, 1982.

<sup>2</sup> Les troubles du sommeil chez les jeunes enfants occidentaux devraient être aussi envisagés de ce point de vue.

substitut *réconfortant* dans un objet privilégié. En définitive, les écarts transculturels selon la prévalence de l'objet transitionnel reflètent assez bien l'impact de chaque style de maternage. S'il n'est pas question de se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre, chacun semble posséder des avantages et des points faibles sur le développement futur de la personnalité du jeune enfant. Ainsi, du côté de la proximalité, prédomine plus souvent attachement et dépendance, gratification narcissique à court terme et aspirations individuelles floues, sujet indulgent et participatif mais plutôt « flottant » ; de l'autre prévaut plutôt indépendance et autonomie, frustration narcissique et angoisse d'abandon (manque de contacts physiques et préjudice affectif, à la base de toute idée de persécution), sujet plutôt rigide et sévère, assez distant. Il ne s'agit là que de tendances psychologiques en rapport avec le vécu primaire du bébé selon le style de maternage, sans préjuger du caractère de l'enfant ni présager des influences ultérieures que la culture apportera pour opérer des ajustements, modifier ou renforcer l'orientation des premières engrammations corticales. Néanmoins, on peut avancer l'idée que le maternage proximal qui permet plus longtemps la fusion du bébé à la mère amoindrit en contrepartie le statut du sujet (et son assertion face aux autres) tandis que la distalité du maternage oblige le jeune enfant à compenser la relative absence de la mère par un objet privilégié, qui peut aussi bien devenir la parole (pour franchir la distance) que, plus tard, le recours à la dialectique<sup>1</sup>. Le cas du Japon est assez typique de la première option qui valorise la sensibilité différentielle et le raffinement des perceptions (vers une esthétique de l'objet) au détriment de la pensée abstraite et discursive (vers une éthique du sujet).

Une interrogation demeure néanmoins : la rareté de l'objet transitionnel dans le maternage proximal serait-elle le signe d'un défaut de symbolisation, préjudiciable au bébé ? Poser la question en ces termes n'a pas grand sens puisque le propre de l'homme est de symboliser et de faire de la culture avec *ça*. Au regard des connaissances actuelles, l'emploi ou non d'un objet transitionnel ne semble pas constituer un paradigme pertinent quant aux capacités de symbolisation du bébé<sup>2</sup>. Les facultés représentatives humaines étant multifactorielles et leur élaboration complexe, avouons modestement notre ignorance et cherchons d'autres voies moins épiphénoméniques pour les expliquer. Sans être anodin, ledit objet reste sans doute surthéorisé (surtout par les Occidentaux) car pratique pour aborder la genèse de l'activité fantasmatique chez l'enfant. De ce point de vue, sa prévalence en Occident ne constitue en rien la preuve d'une supposée meilleure symbolisation. Elle est plutôt *le résultat concret de la distalité des relations précoces qui sollicite très tôt le bébé à créer son propre univers d'illusion à un moment où il n'est pas toujours capable de le faire, psychogénétiquement parlant*. On doit donc se poser la question suivante : est-ce que dans les sociétés occidentales la séparation précoce d'avec la mère imposée par la vie moderne n'obligerait pas l'enfant à trouver des objets palliatifs pour calmer l'angoisse de séparation (les remarques éthologiques de Bowlby le suggèrent) alors qu'il ne dispose pas forcément du capital narcissique nécessaire pour assumer une telle épreuve ? Nos sociétés auraient valorisé ces objets substitutifs pour se dédouaner de tout questionnement quant à leur utilité véritable. En revanche, que le style de maternage puisse précocement orienter (toujours en pointillé) les modes de symbolisation est une idée tout à fait défendable (je l'ai abordée à propos du Japon, cf. [21]) qui mérite d'être explorée sur le plan transculturel. Enfin, il n'est pas exclu que de rapides changements socio-économiques interfèrent sur le temps de présence de la mère avec son bébé et le style de maternage pratiqué dans les sociétés traditionnelles<sup>3</sup>, auquel cas on peut prévoir à l'avenir des résultats similaires à ceux de l'Occident quant à la prévalence de l'objet transitionnel.

<sup>1</sup> Qui se vérifie dans la tendance *jouissive* des Occidentaux à la logomachie, même s'ils n'en ont pas conscience.

<sup>2</sup> Winnicott ne limite pas l'objet transitionnel à la seule concrétude des choses, il peut s'agir aussi d'un mot, d'une mélodie, voire du corps de la mère lui-même. Hélas, si la mère devient objet transitionnel, où se situe l'espace potentiel entre elle et son bébé ? Ne revient-on pas au maternage proximal où la présence du corps maternel réduit beaucoup l'emploi dudit objet ?

<sup>3</sup> Cf. par exemple la Chine où, à l'inverse du Japon, les mères travaillent souvent à temps plein dans les grandes mégapoles.

## Bibliographie

- [1] Arkerma P. H. : the borderline personality and transitional relatedness, *American Journal of Psychiatry*, Vol 138, pp 172-177, 1981.
- [2] Bowlby J. : *Attachement et perte*, P.U.F., le fil rouge, 1999.
- [3] Brody S. : Transitional objects, Idealization of a phenomenon, *Psychoanalytic Quarterly*, Vol. 49, pp 561-605, 1980.
- [4] Bush F. & al. : Theme and variation in the development of the first transitional object, *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. 58, pp 479-486, 1977.
- [5] Caudill W. & Plath D. : Who sleeps by whom ? Parent-child involvement in urban Japanese families, *Psychiatry*, Vol. 29, pp 344-366, 1966.
- [6] Caudill W. & Weinstein H. : Maternal care and infant behavior in Japan and America, *Psychiatry*, Vol. 32, pp 12-43, 1969.
- [7] Caudill W. A. & Schooler C. : Child behavior and child rearing in Japan and the United States : An interim report, *The Journal of Nervous and Mental Disease*, Vol. 157, pp 323-338, 1973.
- [8] Ekecrantz L. & Rudhe L. : Transitional phenomena : Frequency, forms and functions of specially loved objects, *Acta Psychiatrica Scandinavica*, Vol. 48, pp 261-273, 1972.
- [9] Endo T. : Ikô taishô no hassei-inteki kaimei - ikô taishô to boseiteki kakawari - (Revue sur les origines de l'objet transitionnel - l'objet transitionnel et les soins maternels), *The Japanese Journal of Developmental Psychology*, Vol. 1, pp 59-69, 1990.
- [10] Free K., Goodrich W. : Transitional object attachment in normal and in chronically disturbed adolescents, *Child Psychiatry and Human Development*, Vol. 16, pp 30-44, 1985.
- [11] Fujii K. : Ikô taishô no shiyô ni kansuru hattatsuteki kenkyû (a developmental study on transitional objects), *Japanese Journal of Educational Psychology*, Vol. 33, pp 106-114, 1985.
- [12] Gaddini R. & Gaddini E. : Transitional objects and the process of individuation : Study in three different social groups, *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*, Vol. 9, pp 347-365, 1970.
- [13] Hobara M. : Prevalence of transitional objects in young children in Tokyo and New York, *Infant Mental Health Journal*, Vol. 24 (2), pp 174-191, 2003.
- [14] Holloway S. D. : Divergent cultural models of child rearing and pedagogy in Japanese preschools, in E. Turiel Editions, *Development and cultural change : reciprocal process*, pp 61-76, CA, Jossey-Bass. Inc., 1999.
- [15] Hong K. M. & Townes B. D. : Infants' attachment to inanimate objects, A cross-cultural study, *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*, Vol. 15, pp 49-61, 1976.
- [16] Hong K. M. : The transitional phenomena, A theoretical integration, *Psychoanalytical Study of the Child*, Vol. 18, pp 197-224, 1978.
- [17] Horton P. C., Lony J. W., Coppolillo H. P. : Personality disorders and transitional relatedness, *Archives of General Psychiatry*, Vol. 30, pp 618-622, 1974.
- [18] Horton P. C. : *SOLACE the missing dimension in psychiatry*, The University of Chicago Press, 1981.
- [19] Ihara N. (sous la direction de) & al. : *Ikô taishô no rinshôteki tenkai* (développements cliniques sur l'objet transitionnel), Iwasaki Gakujutsu Shuppansha, 2006.
- [20] Jugon J.-Cl. : *Phobies sociales au Japon, timidité et angoisse de l'autre*, ESF Editeur, 1998.
- [21] Jugon J.-Cl. : *Petite enfance et maternité au Japon, perspectives transculturelles*, L'Harmattan, 2002.
- [22] Lehman E. B. & al. : Soft object and pacifier attachment in young children : The role of security attachment to the mother, *Journal of Child Psychology and Psychiatry and Allied Disciplines*, Vol. 33, pp 1205-1215, 1992.
- [23] Litt C. J. : Children's attachment to transitional objects : a study of two pediatric populations, *American Journal of Orthopsychiatry*, Vol. 51, pp 131-139, 1981.
- [24] Lozoff B., Worf A. W., Davis N. S. : Cosleeping in urban families with young children in the United States, *Pediatrics*, Vol. 74 (2), pp 171-182, 1984.
- [25] Mahalski P. A. : The incidence of attachment objects and oral habits at bedtime in two longitudinal samples of children aged 1.5-7 years, *Journal of Child Psychology and Psychiatry and Allied Disciplines*, Vol. 24, pp 283-295, 1983.
- [26] Mahalski P. A., Silva P. A. & Spears G. F. S. : Children's attachment to soft objects at bedtime, child rearing, and child development, *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*, Vol. 24, pp 442-446, 1985.
- [27] Morelli G. A., Rogoff B., Oppenheim D. & Goldsmith D. : Cultural variation in infant's sleeping arrangements : Questions of independence, *Developmental Psychology*, Vol. 28, pp 604-613, 1992.
- [28] Newson J. & Newson E. : *Four years old in an urban community*, George Allen & Unwin, Great Britain, 1968.
- [29] Provence S., Ritvo S. : Effects of deprivation on institutionalized infants, *Psychoanalytic Study of the Child*, Vol. 16, pp 328-348, 1961.
- [30] Provence S., Lipton R. C. : *Infants in institutions*, International University Press, 1962.

## ASPECTS TRANSCULTURELS DE L'OBJET TRANSITIONNEL

- [31] Seizelet E. : *La société japonaise et la mutation du système de valeurs*, Les Etudes du CERI, N° 2, juin 1995.
- [32] Sherman M., Austrain R, Shaprio T. : Treasured object in school-aged children, *Pediatrics*, Vol. 68 (3), pp 379-386, 1981.
- [33] Stanjek K. : *Children's mental attachments to material objects*. Paper presented at the International Congress of Psychology of the Child, Paris, 1971.
- [34] Stevenson O. : The first treasured possession. *Psychoanalytic Study of the Child*, Vol. 9, pp 199-217, 1954.
- [35] Stork H. E. : *Enfances indiennes, étude de psychologie transculturelle et comparée du jeune enfant*, Le Centurion, 1988.
- [36] Stork H. E. : *Introduction à la psychologie anthropologique, petite enfance, santé et cultures*, Armand Colin, 1999.
- [37] Tolpin M. : On the beginnings of a cohesive Self, *This Annual*, Vol. 26, pp 316-352, 1971.
- [38] Takahashi K. : Are the key assumptions of the "Strange Situation" procedure universal ? A view from Japanese research, *Human Development*, Vol. 33, pp 23-30, 1990.
- [39] Winnicott D. : *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, 1988.
- [40] Winnicott D. : *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1989.
- [41] Winnicott D. : *Le bébé et sa mère*, Payot, 1992.
- [42] Winnicott D. : *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Gallimard folio, 2004.
- [43] Winnicott D. : *Agressivité, culpabilité et réparation*, Payot, 2004.
- [44] Winnicott D. : *L'enfant et sa famille*, Payot, 2006.